

Avant-propos

Ce volume vient rendre hommage à Michel Niqueux quelques années déjà après son départ à la retraite de l'Université. À maints égards, cet hommage était tout naturel. Tout d'abord de la part de ses collègues russisants de l'Université de Caen, université où il a enseigné à partir de 1973 et où il s'est particulièrement impliqué dans le développement de l'enseignement du russe, dirigeant le Département d'Études slaves de 2001 à 2011. Ensuite, ses collègues de son équipe de recherche (REGENS, puis ERLIS : équipe de recherche sur les littératures, les imaginaires et les sociétés), dans laquelle il s'est également beaucoup investi, animant plusieurs groupes, ont également tenu à manifester leur respect pour son immense érudition dont il faisait volontiers profiter les uns et les autres, ayant toujours quelques références précises à conseiller sur tel ou tel sujets. Enfin, cet hommage s'imposait de la part de ses collègues slavistes non caennais. En effet, Michel Niqueux a marqué la slavistique française par la multitude et la qualité de ses études et traductions.

L'hommage n'équivaut pas à un enterrement intellectuel, loin de là ! Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme qu'aucun cataclysme ne dérangerait de son bureau – selon les dires de son épouse Jeanne Leonidovna –, son départ à la retraite n'a en effet nullement été un retrait de la science, mais au contraire une immersion encore plus totale, puisqu'elle n'est plus interrompue par des cours, ni par les multiples tâches universitaires qui submergent les enseignants-chercheurs d'aujourd'hui. La preuve du caractère créateur de cette nouvelle liberté en est la parution de cet énorme et très nécessaire ouvrage : *L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, paru en 2016 à l'Institut d'Études slaves.

Ce triple hommage explique le caractère quelque peu éclectique de cet ouvrage et aussi le temps qu'il a fallu pour le préparer. Nous avons voulu que cet hommage puisse émaner de ces trois cercles : les collègues slavistes de Caen, les collègues de l'équipe de recherches de Caen, les collègues slavistes non caennais. Même si tous les collègues qui l'auraient souhaité n'ont pas pu participer, les vingt-cinq qui ont accepté de contribuer à ce recueil sont fort divers par leurs spécialités. Les russistes sont spécialistes de littérature, linguistique, civilisation. Tandis que les collègues d'ERLIS, équipe pluridisciplinaire dédiée à plusieurs aires géographiques, appartiennent non seulement à diverses disciplines, mais s'intéressent également à différentes zones : scandinave, espagnole, brésilienne, allemande.

Il était difficile d'imposer un thème étroit à des spécialistes si divers, pourtant il était souhaitable que le volume ait une certaine cohérence. Finalement, celui-ci tourne autour de deux thèmes chers à Michel Niqueux : le pouvoir et l'utopie. Le premier a fait l'objet de toute son attention alors qu'il était l'un des organisateurs de conférences sur l'écrivain et le pouvoir au sein de l'équipe ERLIS, le second thème était notamment l'objet de son célèbre livre sur l'utopie écrit avec Leonid Heller¹ lequel a d'ailleurs bien voulu poursuivre la réflexion dans cet ouvrage avec un article intitulé « Réfractions mutuelles : la Russie et la Pologne dans le miroir des utopies ». Nous espérons que le lecteur et en premier lieu le dédicataire voudront bien considérer que cette diversité inhabituelle fait aussi la richesse de ce volume.

La première partie, consacrée à la pensée sur le pouvoir et à l'exercice du pouvoir, porte d'abord sur des auteurs qui ont réfléchi à la philosophie du pouvoir ou à de grandes idées politiques. Elle s'ouvre avec un article de Michel Mervaud qui montre quels ont été les rôles respectifs de Victor Cousin et de Pierre Leroux dans le cheminement intellectuel qui permit à Alexandre Herzen de construire sa propre philosophie, inspirée de Hegel, au service de la révolution. Bernard Marchadier analyse la fascination et la place que Vladimir Soloviev réserva à Rome, ville dans laquelle il ne mit pourtant sans doute jamais les pieds. Pour le philosophe, Rome incarnait la condition indispensable pour que l'humanité remplisse

1. Leonid Heller & Michel Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995.

sa vocation d'être une en elle-même et avec Dieu, condition qui n'exclut pas le rôle décisif de la Russie. Nous sommes ici à la limite de la philosophie, de la théologie et de l'utopie politique.

Les deux articles suivants sont plus ancrés dans la réalité politique : il s'agit pour des intellectuels de réagir par leur plume à des événements afin d'en dégager le sens profond, et de forger l'opinion. Alexandra Testino-Zafiropoulos montre bien comment Juan Wenceslao Barquera, intellectuel, né au Mexique de parents espagnols, va à la faveur des événements européens – prise de pouvoir de Ferdinand VII en mars 1808 dans le contexte de la défaite franco-espagnole de Trafalgar, puis prise de pouvoir de Joseph Bonaparte en mai 1808 à la suite de l'entrevue de Bayonne –, passer d'une position loyaliste où l'Espagne est la « terre mère » à une position d'affirmation identitaire face à l'ennemi français et d'engagement dans la résistance qui mènera finalement à l'indépendance du Mexique. Estrella Ruiz-Galvez Priego, évoque la conception de l'Europe de quatre penseurs, Andrés Laguna, Diego de Saavedra Fajardo, Juan Donoso Cortés, José Ortega y Gasset, confrontés chacun à une des graves crises politiques qui secouèrent l'Europe depuis le XVI^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ils s'interrogent tous sur l'identité européenne et la place de l'Espagne au sein de cette Europe. Dans ce riche article, le lecteur russe appréciera au passage les pages consacrées à l'opinion de Donoso Cortés sur la Russie à la veille de la Guerre de Crimée.

Deux articles traitent ensuite d'hommes qui ont été à des degrés très différents en contact avec le pouvoir. Vera Milchina évoque la figure peu connue jusque-là du Français Gustave-Euphranor Marin-Darbel, le précepteur du prince Jean Gagarine qui se convertit au catholicisme et devint jésuite. Les archives permettent d'avoir une idée précise de la surveillance dont il faisait l'objet et des opinions éclairées dont il souhaitait faire profiter la Russie, en particulier en matière d'éducation et de lutte contre le choléra. Yves Hamant, quant à lui, se penche sur un personnage paradoxal, Konstantin Khartchev, qui par sa fonction de président du Conseil aux affaires religieuses de 1984 à 1989, avait plutôt vocation à appliquer la politique antireligieuse officielle, mais qui fut l'un des artisans du changement d'attitude du pouvoir soviétique à l'égard de la religion à la faveur de la perestroïka.

La seconde partie de ce volume est consacrée à la littérature et aux différentes formes de pouvoir. Nous commençons par l'autorité de la loi et l'influence de celle-ci sur la littérature, dont François Émion nous donne une brillante illustration. Il s'attache à

un aspect singulier des sagas médiévales islandaises : leur inspiration très juridique, ce qui reflète le fait que la loi était le ciment de la société islandaise ancienne, en même temps que cela nous renseigne sur le contenu et le fonctionnement de cette loi coutumière avant d'être écrite à partir du XIII^e siècle.

Le deuxième thème de cette partie touche à l'influence de la franc-maçonnerie sur la littérature avec l'article de Roger Comtet consacré à l'analyse d'une allégorie maçonnique dans le roman d'Ivan Gontcharov *Le Ravin* (1869). À travers l'exemple d'Ivan Gontcharov, dont le parrain avait été franc-maçon, l'auteur montre la résonance qu'a eu la franc-maçonnerie dans la littérature russe plusieurs dizaines d'années après la fermeture des loges en 1822. Bien sûr, le roman de Gontcharov est riche et l'allusion maçonnique remplit un rôle complexe à côté d'une métaphore religieuse, non seulement idéologique, mais stylistique.

Puis nous abordons le pouvoir de l'inconscient avec l'article de Jean-Marie Paul qui nous fait entrer dans la psychologie complexe du héros des *Mémoires écrits dans un souterrain*, exposée avec tant de profondeur par Fiodor Dostoïevski. J.-M. Paul resitue ce récit dans ce « pessimisme qui a envahi le XX^e siècle et s'est incrusté depuis dans la pensée contemporaine ».

Ensuite, nous avons un exemple d'écrivain s'attaquant au pouvoir des hommes. Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine évoque la figure attachante de la poétesse Anna Bounina (1774-1829), considérée comme la première femme poète russe importante. Fait rare à l'époque, elle se consacra entièrement à sa plume en refusant les joies du mariage, et en revendiquant un statut d'écrivain à pleine égalité avec les hommes, ce qui lui valut les foudres des misogynes de l'époque dont Alexandre Pouchkine.

Les deux articles suivants nous présentent l'écrivain face au pouvoir des préjugés, et son rôle dans la construction de l'image de l'Autre. Pierre Gonneau montre comment Jules Verne, dans son *Michel Strogoff*, reprend une anecdote racontée par Alexandre Dumas, mais en la transformant. Pourtant les deux auteurs développent une image plutôt positive de la Russie. Éric Leroy du Cardonnoy évoque Ida von Hahn-Hahn (1805-1880), grande voyageuse allemande, qui, malgré sa conviction d'être venue en Orient « sans aucun préjugé », ne fera en fait dans ses *Lettres orientales* (1844) que reproduire des stéréotypes sur l'Autre.

Les deux articles qui suivent sont consacrés aux interactions entre politique et histoire de la littérature. Catherine Depretto évoque la personnalité du spécialiste de la littérature, Ioulian Oks-

man, directeur de la Maison Pouchkine dans les années 1930, ayant passé dix ans en camp (1937-1947), et encore persécuté, certes dans une moindre mesure, jusqu'à la perestroïka. Catherine Depretto montre bien les liens à double sens entre le parcours politique et le parcours scientifique d'Oksman. Catherine Gery s'attaque à la façon dont s'est construit le panthéon des auteurs classiques russes, auteurs entourés d'une véritable vénération et qui restent jusqu'à maintenant « une projection positive de la Nation ».

Deux articles sont ensuite consacrés à des écrivains témoins ou historiens de la révolution. L'écrivain apporte sa propre vision, chargée de sens métaphysique, qui complète celle de l'historien professionnel. Jean-Louis Backes aborde deux œuvres d'Alexandre Blok : *Le Roi sur la place*, pièce de théâtre, écrite peu après la révolution de 1905 et *Les Derniers Jours du pouvoir impérial*, document composé à partir des sténographies de séances de la Commission extraordinaire chargée d'enquêter sur les activités des ministres du tsar. L'auteur souligne les points communs de ces deux œuvres au-delà de leurs différences. Hélène Menegaldo confronte la *Garde blanche* de Boulgakov à l'histoire et à ce qu'elle sait de sa propre famille. Le roman fiction de Boulgakov, l'histoire et le témoignage historique se complètent pour mieux comprendre ce qu'a été le destin mouvementé de Kiev au temps trouble de la brève indépendance de l'Ukraine qui suivit la Révolution russe d'octobre 1917.

Enfin, Caroline Bérenger nous fait entrer dans la poésie de Joseph Brodsky qui, à travers les souffrances d'un amour malheureux, de l'enfermement, de l'exil en Sibérie, puis de l'exil aux États-Unis, va dans sa poésie vivre une expérience de liberté qui aboutira à « une nouvelle subjectivité poétique, une extériorité lyrique ».

La troisième partie de ce volume est consacrée à la littérature engagée. En premier lieu, il s'agit des écrivains ou journalistes engagés au service du pouvoir. Mariella Colin évoque l'instrumentalisation de la littérature enfantine par le pouvoir fasciste. Tous les genres de la littérature enfantine, chacun à sa façon et avec quelques nuances dues aux convictions de l'auteur, contribuaient ainsi à faire du jeune lecteur un parfait fasciste. Thierry Ruchot procède à une analyse linguistique d'extraits de journaux télévisés datés de décembre 2016. Il met en lumière les procédés rhétoriques d'une propagande qui n'est pas sans rappeler l'époque soviétique. En second lieu, nous avons deux exemples d'écrivains critiquant le pouvoir. Anatoly Tokmakov nous parle de l'utilisation par l'opposition au président Vladimir Poutine, des œuvres d'Evgueni Schwartz, et en particulier de sa pièce *Le Dragon* (1944). Laure

Troubetzkoy évoque des romans « littératurocentristes » des années 2010 qui interrogent le rôle de la littérature, de l'écrivain et du poète dans la société post-soviétique.

La quatrième partie de ce recueil, « littérature et utopie », s'ouvre avec un article de Jean-Claude Lanne consacré au théâtre de Khlebnikov. À partir d'une analyse du célèbre « Prologue » écrit par Khlebnikov pour l'opéra futuriste d'A. Kroutchenykh *Victoire sur le soleil*, J.-C. Lanne montre comment le poète a voulu révolutionner la conception du théâtre, en usant d'une multitude de néologismes contribuant à jouer « la fable de l'universelle transfiguration des choses ». Valéry Baïdine traite d'un autre aspect de la pensée de Khlebnikov, à savoir son idée absolument utopique de créer une « langue transmentale universelle » en prenant des éléments du russe, et puis à partir de 1913, en utilisant des unités linguistiques élémentaires, voire des nombres.

Les deux derniers articles traitent de romans utopiques. Leonid Heller évoque la place de la Pologne dans les romans utopiques russes et celle de la Russie dans les romans utopiques polonais, ainsi que les influences réciproques de ces deux littératures. Geneviève Vilnet s'appuie sur un écrivain moderniste brésilien majeur, Oswald de Andrade, et sur deux de ses romans publiés dans les années 1940, *Marco Zero I et II*, en pleine dictature pour questionner les rapports extrêmement tendus au Brésil entre le pouvoir et le trio indissociable forgé par l'écrivain, l'artiste et l'intellectuel. Dans ce contexte très contraignant, Oswald de Andrade s'interroge sur ce qu'il appelle, dans ses articles critiques, la marche ou l'avancée des utopies et le choix de nouveaux itinéraires. C'est alors que surgit dans son diptyque, dans la lignée du courant anthropophage lancé dans les années 1930, la Russie, pleinement associée à l'espace de l'imaginaire, s'imposant comme une nouvelle *terra incognita* dans le champ de l'utopie brésilienne.

Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine
Geneviève Vilnet